



HAL
open science

Socrate entre païens et chrétiens : procès sans fin ou héritage commun ?

Guillaume Bady

► **To cite this version:**

Guillaume Bady. Socrate entre païens et chrétiens : procès sans fin ou héritage commun ?. Revue des Études Grecques, 2014, 127, pp.377-395. 10.3406/reg.2014.8355 . halshs-01134811

HAL Id: halshs-01134811

<https://shs.hal.science/halshs-01134811>

Submitted on 25 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Socrate entre païens et chrétiens : procès sans fin ou héritage commun ?

Guillaume Bady

Citer ce document / Cite this document :

Bady Guillaume. Socrate entre païens et chrétiens : procès sans fin ou héritage commun ?. In: Revue des Études Grecques, tome 127, fascicule 2, 2014. pp. 377-395;

doi : <https://doi.org/10.3406/reg.2014.8355>

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2014_num_127_2_8355

Fichier pdf généré le 25/10/2018

Abstract

The figure of Socrates was an important issue in the debate between Christians and pagans in late antiquity, as an emblem of Greek culture whose inheritance was claimed on both sides. The “pagan reaction”, from Celsus to Libanios, symmetrically hardened the judgments of the Church Fathers on the Athenian, whose trial seems to repeat itself endlessly. The Fathers have nevertheless kept a wide spectrum of opinions, for example about his pederasty. In fact, apart from the polemics, Socrates' huge fortune in philosophical or scholarly corpus, in onomastics as well as in various intellectual Christian trends, and even in iconography, confirms the continuity and almost universal value of the philosopher through times.

Résumé

La figure de Socrate a représenté un enjeu important dans les débats entre chrétiens et païens dans l'Antiquité tardive, comme emblème de la culture grecque dont les deux parties revendiquaient l'héritage. La « réaction païenne », de Celse à Libanios, a, par symétrie, durci les jugements des Pères de l'Église sur l'Athénien, dont le procès semble se répéter sans fin. Les Pères ont malgré tout gardé des positions très diverses, par exemple au sujet de sa pédérastie. En réalité, en dehors des textes polémiques, l'immense fortune de Socrate dans les corpus philosophiques ou scolaires, dans l'onomastique, dans divers courants chrétiens, jusque dans l'iconographie, confirme la pérennité et la valeur quasiment universelle du philosophe à travers les époques.

Guillaume BADY

SOCRATE ENTRE PAÏENS ET CHRÉTIENS : PROCÈS SANS FIN OU HÉRITAGE COMMUN ?

RÉSUMÉ. – La figure de Socrate a représenté un enjeu important dans les débats entre chrétiens et païens dans l'Antiquité tardive, comme emblème de la culture grecque dont les deux parties revendiquaient l'héritage. La « réaction païenne », de Celse à Libanios, a, par symétrie, durci les jugements des Pères de l'Église sur l'Athénien, dont le procès semble se répéter sans fin. Les Pères ont malgré tout gardé des positions très diverses, par exemple au sujet de sa pédérastie. En réalité, en dehors des textes polémiques, l'immense fortune de Socrate dans les corpus philosophiques ou scolaires, dans l'onomastique, dans divers courants chrétiens, jusque dans l'iconographie, confirme la pérennité et la valeur quasiment universelle du philosophe à travers les époques.

ABSTRACT. – The figure of Socrates was an important issue in the debate between Christians and pagans in late antiquity, as an emblem of Greek culture whose inheritance was claimed on both sides. The “pagan reaction”, from Celsus to Libanios, symmetrically hardened the judgments of the Church Fathers on the Athenian, whose trial seems to repeat itself endlessly. The Fathers have nevertheless kept a wide spectrum of opinions, for example about his pederasty. In fact, apart from the polemics, Socrates' huge fortune in philosophical or scholarly corpus, in onomastics as well as in various intellectual Christian trends, and even in iconography, confirms the continuity and almost universal value of the philosopher through times.

À en juger par les critiques et les apologies que le philosophe a continué de susciter des siècles après sa mort, le procès de Socrate semble n'avoir jamais été tout à fait terminé. Sa postérité, à vrai dire, est comme lui : ambivalente. Nous voudrions ici évaluer plus précisément

la façon dont l'Athénien a pu être ou non l'objet d'une dispute entre païens et chrétiens dans l'Antiquité tardive, et ce, au-delà de l'ombre — ou de la lumière — portée par Platon sur le Socrate historique. Ceux qu'on appelle les Pères de l'Église ont parfois distingué le personnage des dialogues platoniciens de la figure historique de Socrate, mais c'était selon la formule exprimée par Théodoret : « Les idées sont de Socrate, les écrits sont de Platon »¹. Nous verrons d'ailleurs que Platon n'est pas non plus la seule source des auteurs chrétiens et, laissant de côté les questions proprement philosophiques, nous nous en tiendrons pour notre part à une perspective littéraire et culturelle.

À cet égard, il semble intéressant de voir comment, dans l'évolution de la réception socratique, païens et chrétiens ont pu modifier leurs positions respectives selon les besoins de la polémique et reprendre tantôt les arguments de l'accusation, tantôt ceux de la défense. Car en réalité, les auteurs chrétiens ont eu des jugements très divers sur le « maître » d'Alcibiade, par exemple au sujet de sa pédérastie. Et en définitive, il ne sera pas inutile de se demander dans quelle mesure, loin des débats littéraires, la figure de Socrate ne connaît pas plutôt une forme de permanence et ne représente pas un bien commun aux personnes de tous bords. La culture grecque dont le personnage est porteur n'a-t-elle pas perduré à travers les mutations religieuses ?

Socrate avant et après la « réaction païenne »

Avant d'examiner les témoignages chrétiens sur Socrate, il n'est peut-être pas vain de retracer, même très rapidement², les premiers jalons de l'histoire de la postérité socratique chez les Grecs. On pourra mieux comprendre, par là-même, quel était l'enjeu, à la fois culturel et religieux, de cette bataille.

¹ Σοκράτους μὲν γὰρ τὰ ἐνθυμήματα, Πλάτωνος δὲ τὰ ζυγγραμματα : THÉODORET DE CYR, *Thérapeutique des maladies helléniques*, II, 16, éd. P. Canivet, Sources Chrétiennes (SC) 57.1, Paris, 1958, p. 142. Mais AUGUSTIN D'HIPPONE, *Cité de Dieu*, VIII, iv, trad. G. Combès, Bibliothèque Augustinienne (BA) 34, Paris, 1959, p. 244-245, l'avoue : « Il est devenu difficile de saisir ses idées propres [c'est-à-dire celles de Platon] sur les grands sujets. » Pour AMBROISE DE MILAN, *Abraham* 1, 2, éd. F. Gori, *Sancti Ambrosii episcopi Mediolanensis Opera* 2/II, Rome, 1984, p. 32, le portrait du sage est fictif ou idéal aussi bien chez Platon dans la *République* que chez Xénophon dans la *Cyropédie*, mais il est exemplaire : et Ambroise de justifier le portrait idéal qu'il fait lui-même d'Abraham. Quant à ISIDORE DE PÉLUSE, *Lettre* 1667, éd. P. Évieux, SC 454, Paris, 2000, p. 416-417, il récuse Aristophane comme médisant.

² Voir notamment K. DÖRING, *Exemplum Socratis. Studien zur Sokratesnachwirkung in der kynisch-stoischen Popularphilosophie der frühen Kaiserzeit und in frühen Christentum*, coll. « Hermes Einzelschriften » 42, Wiesbaden, 1979 ; S. AHBEL-RAPPE et R. KAMTEKAR (éd.), *A Companion to Socrates*, Oxford, 2005 ; M. TRAPP (éd.), *Socrates, from Antiquity to the Enlightenment*, Aldershot, 2007.

Historiquement — est-il besoin de le rappeler —, les pires adversaires de Socrate ne sont pas les chrétiens, mais ses propres contemporains. En 399, Socrate est accusé de « corrompre les jeunes gens, de ne pas croire aux dieux auxquels croit la cité et de leur substituer des divinités nouvelles »³. En réalité, la condamnation à mort repose sur des motifs, certes, moraux et religieux, mais surtout politiques. Les railleries d'Aristophane le visant comme sophiste — et l'assimilant à ceux qui étaient jugés responsables de la débâcle face à Sparte en 404 — rejoignent sans doute l'opinion populaire. Un cercle de philosophes et de lettrés — Platon, Xénophon, dans une moindre mesure Eschine le Socratique, puis Aristote — parvient ensuite à l'ériger en une figure « mémorable », invoquée aussi par Antisthène et les cyniques, ainsi que par les stoïciens, de Zénon de Kition jusqu'à Épictète et Marc-Aurèle. Toutefois, alors que Pyrrhon au IV^e siècle s'inspirait de lui, les sceptiques ultérieurs abhorrent le Socrate dogmatique ; quant aux épicuriens comme Colotès de Lampsaque au III^e siècle ou Philodème de Gadara au I^{er} siècle av. J.-C., ils blâment, l'un, son usage des mythes, l'autre, reprenant une opinion d'Épicure même, son ironie comme arrogante et inepte.

À l'époque romaine, Plutarque au I^{er} siècle ap. J.-C. ou Diogène Laërce au III^e siècle diffusent une image classique du philosophe. Cependant, à la différence d'un Salomon, dont la sagesse a, dans un contexte grec, éclipsé le souvenir de ses débauches et de son idolâtrie, l'ambiguïté fondamentale de Socrate n'a jamais disparu. Sa pédérastie, en particulier, suscite de plus en plus l'ironie, par exemple chez Lucien de Samosate au II^e siècle, au point de provoquer à l'époque chez Maxime de Tyr ou au III^e siècle chez Athénée une apologie en règle de l'érotique socratique⁴.

Du côté des auteurs ecclésiastiques — Harnack a raison de le remarquer⁵ — « pendant un siècle on n'entend rien sur Socrate dans les

³ PLATON, *Apologie de Socrate*, 24c, trad. M. Croiset, CUF, Paris, 1925, p. 149 : Σωκράτη φησὶν ἀδικεῖν τοὺς τε νέους διαφθείροντα καὶ θεοὺς οὐκ ἢ πόλις νομίζει οὐ νομίζοντα, ἕτερα δὲ δαιμόνια καινὰ. Socrate se défend aussi d'une calomnie ainsi formulée, proche de l'image mise en scène par Aristophane : « Socrate est coupable : il recherche indiscrètement ce qui se passe sous la terre et dans le ciel, il fait prévaloir la mauvaise cause, il enseigne à d'autres à faire comme lui » ; Σωκράτης ἀδικεῖ καὶ περιεργάζεται ζητῶν τὰ τε ὑπὸ γῆς καὶ οὐράνια καὶ τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιῶν καὶ ἄλλους τὰ αὐτὰ ταῦτα διδασκῶν (*Ibid.*, 19b, p. 142).

⁴ Cf. G. BADY, « Le Socrate de Platon : pédéraste ou pédagogue ? », dans L. BASSET et F. BIVILLE (éd.), *Les jeux et les ruses de l'ambiguïté volontaire dans les textes grecs et latins*, « Collection de la Maison de l'Orient » 33, Lyon, 2005, p. 131-146, spéc. p. 133-135.

⁵ A. VON HARNACK, *Sokrates und die alte Kirche. Rede beim Antritt des Rectorates gehalten in der Aula der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität in Berlin am 15. Oktober 1900*, Berlin, 1900, réédité dans *Reden und Aufsätze*, 1 Bd, Giessen, 1904, p. 34 : « Ein Jahrhundert lang hören wir in christlichen Kreisen nichts von Sokrates, nicht einmal den

milieux chrétiens, pas même son nom. Paul ne dit rien sur lui, alors qu'il n'est pas resté indifférent à la philosophie grecque. Même en prison, il ne se souvient pas du philosophe en détention ». À l'Aréopage même, l'Apôtre des nations a-t-il hésité à citer un personnage qui, en ces lieux⁶, n'avait réussi lui-même qu'à provoquer l'ire de juges pourtant enclins à trouver un arrangement ? Par contraste, vers la même période, un juif comme Philon d'Alexandrie n'hésite pas à citer en termes élogieux le philosophe, vantant soit sa connaissance de soi, soit son désintéressement et sa vertu⁷. Le fait est que, tout en s'adressant toujours davantage aux Grecs ou aux païens — « païens » ne se disant pas autrement chez les Pères que par les mots οἱ ἑλληγνες ou οἱ ἔξωθεν, « ceux du dehors » —, les chrétiens des premières générations ont mis du temps non seulement à utiliser la culture païenne, mais à l'assumer explicitement : Socrate, en l'occurrence, n'est pas une exception.

Quelle surprise lorsque, vers 150, à Rome, le philosophe Justin se met à clamer : « Socrate fut accusé des mêmes choses que nous »⁸ ! Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'*Apologie de Socrate* est l'un des modèles qui ont inspiré l'*Apologie pour les chrétiens* de Justin⁹. Ceux qu'on appelle les « Pères apologistes » entrent en général dans la

Namen. Paulus schweigt über ihn, obschon er von griechischer Philosophie nicht ganz unberührt geblieben ist. Auch im Gefängnis erinnert er sich nicht an den verhafteten Philosophen. Nicht einmal die Legende hat es gewagt, dem Apostel ein Urteil über Sokrates in den Mund zu legen, obschon sie ihn mit Seneca zusammenbringt. »

⁶ Alors que Socrate a été jugé devant le tribunal de l'Héliée, Clément d'Alexandrie et Origène mentionnent l'Aréopage comme pour Paul : cf. M.-F. BASLEZ, « Paul à l'Aréopage : le nouveau Socrate », *Le Monde de la Bible* 160, 2004, p. 28-33. Malgré le titre de cet article, depuis Luc jusqu'aux Pères il ne semble pas y avoir de parallèle direct ou autre qu'allusif entre Socrate et Paul ; c'est dans l'iconographie que saint Paul a hérité des traits classiques de Socrate : E. SCHWARZENBERG, « Les éléments socratiques de l'iconographie de saint Paul », dans J. DION (éd.), *Culture antique et fanatisme*, Nancy, 1996, p. 53-75.

⁷ Respectivement *Les rêves sont envoyés par Dieu*, I, 58, trad. P. Savinel, OPA 19, Paris, 1962, p. 46-49 ; *La Providence*, II, 8 et 24, trad. M. Hadas-Lebel, OPA 35, Paris, 1973, p. 222-223 et 244-245 ; *Dieu est immuable*, 146, trad. A. Mosès, OPA 7-8, Paris, 1963, p. 134-135 ; *Noé et l'art de la culture*, 65, trad. J. Pouilloux, OPA 10, Paris, 1963, p. 52-55. Cf. aussi FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion*, II, 135, où Socrate est compté parmi les « hommes admirables » et « particulièrement sages » ; plus loin, en II, 263, Josèphe écrit, sans connotation négative, que Socrate est mort pour avoir « proféré des jurements inédits et prétendu qu'un démon lui faisait signe », en vertu d'une loi obligeant à demander l'autorisation d'introduire une nouvelle divinité.

⁸ JUSTIN DE ROME, *Apologie*, II, 10, 5, éd. Ch. Munier, SC 507, Paris, 2006, p. 350-351 : Σωκράτης τὰ αὐτὰ ἡμῖν ἐνεκλήθη ; cf. *Apologie*, I, 5, 3. Sur Socrate chez les Pères de l'Église et la bibliographie s'y rapportant, voir notamment, avec un angle plus théologique, G. BADY, « 'Saint Socrate' ? L'atopie' du philosophe chez les Pères de l'Église », dans É. AYROULET (éd.), *Les Pères de l'Église, première rencontre entre foi et raison*, Lyon, à paraître.

⁹ Cf. J.-C. FREDOUILLE, « De l'Apologie de Socrate aux Apologies de Justin », dans J. GRANAROLO (éd.), *Hommage à R. Braun*, Nice, 1990, t. II, p. 1-22.

même problématique juridique et littéraire. Justin va même jusqu'à faire de Socrate une sorte de « chrétien anonyme » avant l'heure¹⁰ :

Le Christ est le Logos, dont le genre humain tout entier a reçu participation. Ceux qui ont vécu selon le Logos sont chrétiens, même s'ils ont été tenus pour athées, comme par exemple, chez les Grecs, Socrate, Héraclite et leurs semblables.

La cause des chrétiens, comme on le sait, s'assortit d'une revendication, celle de la paternité des idées de Socrate et de Platon : la théorie du « larcin des Grecs », qui auraient « volé » à Moïse une part de la révélation biblique, s'était déjà fait entendre au II^e siècle av. J.-C. chez le philosophe juif Aristobule. Vers la fin du II^e siècle ap. J.-C., un chrétien pétri de philosophie grecque comme Clément d'Alexandrie ne se prive pas de citer ce dernier¹¹, puis au IV^e siècle Eusèbe de Césarée¹², qui rend classique l'idée que la philosophie grecque serait une « préparation » à l'Évangile. La polémique entre chrétiens et « Grecs » prend en quelque sorte la forme d'une contestation d'héritage : c'est la culture grecque dans son ensemble, l'âme même de l'hellénisme, qui est revendiquée par chacune des parties en même temps que la figure socratique. L'enjeu est donc de taille : si le christianisme enlève aux « Grecs » une de leurs figures les plus emblématiques, ils y perdent leur identité.

Dans ce contexte, la meilleure défense de Socrate est venue de ce que P. de Labriolle a appelé « la réaction païenne » au christianisme¹³ et, en premier lieu, du *Discours vrai* de Celse, composé vers 178. Celui-ci, réagissant sans doute à la position de l'auteur du *Dialogue avec Tryphon*¹⁴, inverse la phrase de Justin et « compare le risque [encouru par les chrétiens] aux risques encourus pour la philosophie par un Socrate »¹⁵. Voilà Socrate transformé en martyr du paganisme.

De façon très éloquente par la suite, la réaction païenne revendique Socrate comme jamais elle ne l'avait fait : les œuvres de Julien¹⁶ sont émaillées de références le prenant pour modèle et l'*Apologie* que fait

¹⁰ JUSTIN, *Apologie*, I, 46,2-3, éd. C. Munier, SC 507, Paris, 2006, p. 250-251.

¹¹ CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, V, 14, 99.

¹² EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Préparation évangélique*, XII, 12, 3-4.

¹³ Socrate n'a pas toujours été au centre des polémiques ; ainsi, à la fin du IV^e s. le débat contre le néoplatonicien Nicomaque Flavien senior semble ne pas le mentionner : voir S. RATTI, *Polémiques entre païens et chrétiens*, Paris, 2012.

¹⁴ C. ANDRESEN, *Logos und Nomos. Die Polemik des Kelsus wider das Christentum*, Berlin, 1955, p. 350-372, pense que oui, Q. CATAUDELLA, « Celso e gli apologisti cristiani », *Nuovo Didaskaleion* 1, 1947, p. 28-34, est d'avis que non.

¹⁵ D'après ORIGÈNE, *Contre Celse*, I, 3, éd. M. Borret, SC 132, Paris, 1967, p. 84-85 : ὄμοιοι τὸν κίνδυνον κινδύνοις τοῖς συμβεβηκόσιν ἐπὶ φιλοσοφίᾳ ὡς Σωκράτει.

¹⁶ Voir par exemple JULIEN, *Constance ou de la royauté (Discours 3)*, 96c (§ 35), éd. J. Bidez, Collection des Universités de France, Paris, 1932, p. 174 ; le TLG (*Thesaurus Linguae Graecae*, développé par l'Université de Californie depuis 1972 : <http://www.tlg.uci.edu>) permet de recenser au moins une trentaine de références à Socrate chez Julien.

de lui Libanios¹⁷ vers 362 l'exalte, selon les termes de P. de Labriolle, comme un « saint du paganisme »¹⁸. Dans *Le silence de Socrate*¹⁹, celui-ci représenterait implicitement les « Grecs » du temps de Libanios face aux chrétiens portant le rôle des accusateurs et des « sycophantes ». L'interprétation de cette 2^e Déclamation en un sens antichrétien fait encore débat²⁰, mais les accents typiquement païens²¹ la rendent extrêmement séduisante. Les derniers mots sont saisissants²² :

Si l'un des sages « démons » visite les âmes de ses amis, ne reste pas silencieux et parle-nous par des rêves, Socrate, comme le font aujourd'hui les dieux.

In cauda uenenum : la transformation de Socrate en « démon » ou en pur esprit, jointe à l'oniromancie, mène à une réaffirmation de l'existence des dieux et de leur activité « aujourd'hui ». Comment ne pas penser que cet adverbe désigne aussi le temps de Libanios ? Deux siècles après le *Discours véritable* de Celse, alors que les chrétiens, de

¹⁷ Éd. R. Foerster, *Libanii opera*, Teubner, Leipzig, 1909, p. 13-121. C'est la première des Déclamations.

¹⁸ P. DE LABRIOLLE, *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du 1^{er} au 6^e siècle*, Paris, 1934, p. 431.

¹⁹ Le titre est littéralement, dans certains manuscrits : « On empêche Socrate de parler en prison et quelqu'un le dénonce » (Κωλύουσι Σωκράτην ἐν τῷ δεσμοτηρίῳ διαλέγεσθαι καὶ ἀντιλέγει τις). Malgré sa valeur, la traduction de M. Crosby dans M. CROSBY et W. M. CALDER, « Libanios, *On the Silence of Socrates. A First Translation and an Interpretation* », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 3, 1960, p. 185-202 (traduction de M. Crosby, p. 186-196, analyse de W. M. Calder, p. 197-202), omet la traduction de ce titre, certes un peu maladroit, mais révélateur du caractère allusif du texte. Les titres, même secondaires, sont d'une importance capitale, mais ne sont-ils pas souvent omis par les éditeurs eux-mêmes dans l'apparat critique ? Ce n'est heureusement pas le cas de R. FOERSTER, *Libanii opera*, Teubner, Leipzig, 1909, p. 124 et 127, signalant notamment que le *Marcianus gr. 514* ajoute cette précision : λιβανίου μελέτη, et qu'en tout cas, aucun témoin n'a pour titre περὶ τῆς τοῦ Σωκράτους σιωπῆς.

²⁰ Elle a été défendue par W. M. CALDER, art. cit. p. 199-202. Prenant l'écrit au pied de la lettre, R. FOERSTER, *ouv. cit.*, p. 123, y voit une œuvre de jeunesse en raison des incohérences historiques, et de même R. CRIBIORE, *The School of Libanios in Late Antique Antioch*, Princeton – Oxford, 2007, p. 230. Justifiant les incohérences par la transposition au temps de Libanios, CALDER, art. cit., p. 202, émet plutôt l'hypothèse d'une datation tardive, postérieure à la mort de Julien, et même d'une publication posthume, ce qui pourrait expliquer l'absence de la Déclamation dans une partie de la tradition manuscrite.

²¹ En lisant les § 29-39, W. M. CALDER, art. cit., p. 201, s'exclame peut-être un peu vite : « How very Christian ! » et se trompe sans doute en estimant que « with great care Libanios has tried to make Socratic teachings of the other world as acceptable as possible to a Christian audience ». À supposer que les lecteurs ne soient pas exclusivement païens, il est impossible pour un chrétien de ne pas se sentir délibérément visé ou provoqué par les multiples références païennes, y compris au § 36, par la prière à Apollon au § 38 ou, comme nous allons le voir, par les derniers mots, au § 39.

²² LIBANIOS, *Le silence de Socrate*, 39, éd. R. Foerster, p. 147, lignes 6-8 : εἰ δὲ τις τῶν σοφῶν δαιμόνων ἐπιφοιτᾷ ταῖς τῶν φίλων ψυχαῖς, μὴ σιώπα καὶ δι' ὄνειρων ἡμῖν λάλει, Σώκρατες, ὡς νῦν οἱ θεοί.

persécutés, s'étaient changés en persécuteurs, Socrate semble bien être devenu un symbole *anti*-chrétien.

Celse, à cet égard, marque un tournant chez les chrétiens que Porphyre en 268 et Julien en 362 accentueront. Ainsi dans le *Contre Celse*, Origène, qui pourtant ne se privait pas d'employer avec ses élèves une méthode socratique²³, manifeste une prudence et une suspicion vis-à-vis des « Grecs »²⁴ qui sont en grande partie conditionnées par l'adversaire et la revendication anti-chrétienne de la philosophie et notamment de la figure socratique²⁵. Cette position est partagée ensuite par la plupart des Pères ultérieurs, sauf exceptions comme Basile de Césarée, ou déjà Clément d'Alexandrie, dont le *Protreptique* était peut-être aussi dirigé contre Celse²⁶. Les jugements positifs sur le philosophe ne manquent certes pas. Un Némésius, au IV^e siècle, le nomme parmi les saints²⁷ :

(Un homme est tué) opportunément, lorsque la Providence prévient les méfaits qu'il allait commettre et parce qu'il était bon pour lui que sa vie s'arrête là, comme Socrate et les saints.

²³ GRÉGOIRE LE THAUMATURGE, *Remerciement à Origène*, 7, 97, éd. H. Crouzel, SC 148, Paris, 1969, p. 136-137 : καθαρπτόμενος ἡμῶν καὶ μάλα Σωκρατικῶς ἔστιν ὅτε καὶ ὑποσκελιζῶν τῷ λόγῳ, εἶ πη πάντη ἀφηνιάζοντας ἡμᾶς, « il s'attachait ainsi à nous, et parfois aussi, tout à fait à la manière socratique, il nous faisait trébucher par ses propos, lorsqu'il nous voyait complètement rétifs... » L'adverbe Σωκρατικῶς, « à la façon de Socrate », curieusement n'est pas mentionné comme lemme dans le TLG. Il se trouve par ailleurs chez CICÉRON, *Lettres à Atticus*, 2, 3.

²⁴ Cf. M. FÉDOU, *Christianisme et religions païennes dans le Contre Celse d'Origène*, coll. « Théologie historique » 81, Paris, 1988, p. 597 : « L'évolution tient d'abord à ce que Celse, pour ainsi dire, s'est interposé entre Justin et Origène. Dans la mesure même où le *Discours véritable* était une réplique aux *Apologies*, notre auteur ne pouvait simplement reprendre l'argumentation des Pères du II^e siècle pour l'adresser à son adversaire païen ; et il avait notamment à manifester quelque distance à l'égard de la tradition grecque puisque Celse, au nom de cette même tradition, avait entrepris de ruiner l'enseignement des chrétiens. »

²⁵ Pour la valeur propédeutique de certaines doctrines grecques chez Origène dans le *Contre Celse* même, voir par ex. I, 6, 4. La position d'Origène, très riche, est développée par ex. par M. FÉDOU, *ibid.*, notamment p. 448-470 et 595-600.

²⁶ La différence avec Origène, qui est de la génération suivante, ne viendrait pas de Celse, ni de positions théologiques opposées, mais d'un état d'esprit, d'une curiosité propre à Clément, son « attitude missionnaire » : J. MOINGT, « La gnose de Clément d'Alexandrie dans ses rapports avec foi et philosophie », *Recherches de Science Religieuse* 38, 1951, p. 82-118, ici p. 115 ; M. FÉDOU, *Christianisme et religions païennes dans le Contre Celse d'Origène*, coll. « Théologie historique » 81, Paris, 1988, p. 597-599.

²⁷ NÉMÉSIEUS D'ÉMÈSE, *La nature humaine*, 43, éd. B. M. Morani, Leipzig, 1987, p. 136 (traduction personnelle) : συμφερόντως δέ, προκαταλαμβανούσης τῆς προνοίας τὰς μελλούσας ἔσεσθαι παρ' αὐτοῦ κακοουργίας, καὶ ὅτι καλὸν αὐτῷ μέχρι τούτου στήναι τὴν ζωὴν, ὡς Σωκράτει καὶ τοῖς ἁγίοις (ces cinq derniers mots sont omis dans certains manuscrits ; le *Monacensis gr.* 562 inclut bien quant à lui Socrate parmi les saints puisqu'il a la leçon ὡς Σωκράτει καὶ τοῖς ἄλλοις ἁγίοις δοκεῖ). Némésius fait allusion au fait que Socrate irait contre les lois de la cité s'il se dérobaît à la mort : cf. par ex. PLATON, *Criton*, 54c.

Cet exemple est en réalité peu probant et très isolé, car il n'est pas d'auteur qui ne tempère ses éloges ou ne les contredise en d'autres occasions. Enjeu d'une polémique qui lui était étrangère, Socrate fut doublement récupéré par les auteurs chrétiens : positivement, lorsque son modèle apparaissait conforter le christianisme, ou négativement, lorsque son exemple prouvait l'infériorité du paganisme.

Ce dernier cas n'a pas été moins fréquent que le premier. À cet égard, on sait l'importance de la réaction païenne de Julien pour le christianisme même, puisqu'elle a provoqué une virulente réponse, notamment de la part de Grégoire de Nazianze (*Discours* 4 et 5) et de Cyrille d'Alexandrie. À n'en pas douter, les discours de Libanios ne sont pas non plus étrangers aux nombreux jugements dépréciatifs que portent alors les Pères sur le fils de Sophronisque. Loin de faire mentir leurs adversaires, les Pères avaient depuis longtemps rouvert le procès de Socrate, en renouvelant les accusations, quitte à tourner le dos aux positions de certains prédécesseurs.

Le courage du juste devant la mort²⁸ ? Ce n'était point courage, mais nécessité²⁹ ou, pire encore, désir de gloire et vanité³⁰. Le défenseur du Dieu unique vanté par Justin ? Un plagiaire de Moïse, à qui il a tout volé ; qui plus est, un homme superstitieux et idolâtre, qui jurait par le chien et, au moment de mourir, sacrifia un coq à Esculape³¹. Le philosophe qui laissa un souvenir impérissable ? Il est passé à côté

²⁸ ORIGÈNE, *Contre Celse*, II, 17, éd. M. Borret, SC 132, Paris, 1967, p. 330-331 ; THÉODORE DE CYR, *Thérapeutique des maladies helléniques*, VI, 57, éd. P. Canivet, SC 57.1, Paris, 1958, p. 274.

²⁹ GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Poèmes*, I, 2, 10, v. 692-696 : Καὶ Σωκράτους τὸ κόνειον, φιλοτησίαν / Ξένην τοσοῦτον ἠδέως ἐσπωμένην. / Σὺ ταῦτ' ἐπαινεῖς ; καὶ τι κἀγὼ, πλὴν ὄσον / Ἐν τοῖς ἀφύκτοις ἦσαν ἀνδρεῖοι κακοῖς : / Τοῖς γὰρ θέλουσιν οὐχ ὄρω σωτηρίαν. — « Et la ciguë de Socrate : 'toast' / bien étrange, accepté de si bon cœur ! / Toi tu loues ce courage ? Un peu, moi aussi, si ce n'est / qu'ils étaient courageux dans les malheurs qu'ils ne pouvaient éviter ; / car même s'ils l'avaient voulu je ne vois pas comment ils auraient pu être sauvés » (traduction personnelle d'après PG 37, 730). Voir aussi JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur la Première Lettre aux Corinthiens*, 4, 5 (PG 61, 37) et 7, 7 (PG 61, 63-64).

³⁰ TERTULLIEN, *De l'âme*, 1, éd. J. H. Waszink, CCL 2, Turnhout, 1954, p. 782 ; JEAN CHRYSOSTOME, *À une jeune veuve*, 6, ligne 386, trad. B. Grillet, SC 138, Paris, 1968, p. 146-147 ; *Homélie sur les Actes*, 36,2 (PG 60, 261).

³¹ ORIGÈNE, *Contre Celse*, VI, 4, éd. M. Borret, SC 147, Paris, 1969, p. 186-187 ; JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur la Lettre aux Romains*, 3, 23 (PG 60, 414). Mais pour THÉODORE DE CYR, *Thérapeutique des maladies helléniques*, VII, 47, éd. P. Canivet, SC 57.2, Paris, 1958, p. 309, Socrate a agi ainsi seulement « pour repousser l'accusation portée contre lui (selon laquelle il ne croyait pas aux dieux) ». ATHANASE, quant à lui, fustige l'idolâtrie de Platon et de Socrate (en fait de Glaucon et de Socrate en *République* I, 327a) adorant une statue d'Artémis : *Contre les païens*, 10, éd. P. T. Camelot, SC 18 bis, Paris, 1983, p. 84-85.

de la vie éternelle³². Le docteur de tous les grands penseurs hellènes³³ ? Un individu mort dans l'échec³⁴, qu'aucun de ses prétendus disciples, qui plus est divisés³⁵, n'osa imiter. Le plus sage des hommes ? Il ne savait rien³⁶ ! L'homme divinement inspiré ? Son démon, c'était le Satan³⁷ !

La réaction païenne a bien joué, au moins dans une certaine mesure, comme un balancier dans les opinions professées par les chrétiens : le philosophe, figure commune aux Grecs de tous bords, continue à être cité et loué, certes, comme parangon de sagesse ou même de vertu lorsqu'il n'y a pas d'enjeu polémique, mais après Celse, les sentences contre lui se multiplient.

Et Socrate, après avoir été admis au prytanée chrétien, de boire une seconde fois la ciguë.

Socrates, sanctus paederasta ?

La liste des griefs patristiques pourrait s'allonger ; pour illustrer la teneur des débats, nous en prendrons un sur lequel les auteurs chrétiens s'avèrent en fait assez divisés : la pédérastie de Socrate.

Déjà Philon d'Alexandrie, par ailleurs assez favorable au philosophe, la blâmait comme aliénante, contre nature et stérile³⁸. Les *Homélies clémentines* reprochaient au « silène » son caractère voluptueux et sa relation avec Alcibiade³⁹. Le reproche, de fait, concerne souvent aussi ses relations avec les femmes. À l'instar de Tertullien qui traite Socrate

³² SULPICE SÉVÈRE, *Vie de saint Martin*, 1, 3-4, éd. J. Fontaine, SC 133, Paris, 2004, p. 250-253.

³³ PSEUDO-JUSTIN, *Exhortation aux Grecs*, 12, éd. B. Pouderon, SC 528, Paris, 2009, p. 168-169.

³⁴ ASTÈRE D'AMASÉE, *Homélie* 8, 5, 4, éd. C. Datema, *Asterius of Amasea. Homilies i-xiv*, Leyde, 1970.

³⁵ ORIGÈNE, *Contre Celse*, III, 13, éd. M. Borret, SC 136, Paris, 1968, p. 38-39.

³⁶ MINUCIUS FÉLIX, *Octavius*, 38, 5, éd. J. Beaujeu, CUF, Paris, 1964, p. 66 : « Socrate, le bouffon d'Athènes, lui qui a reconnu qu'il ne savait rien bien qu'il se glorifiât du témoignage de son démon », *Socrates scurra Atticus... nihil se scire confessus, testimonio licet fallacissimi daemonis gloriosus*. En comparaison des autres philosophes, qui croient tout savoir, le PSEUDO-JUSTIN, *Exhortation aux Grecs*, 36,1, éd. B. Pouderon, SC 528, Paris, 2009, p. 256-257, apprécie tout de même que Socrate avoue son ignorance : il annonce en cela le thème apophatique de la docte ignorance.

³⁷ TERTULLIEN, *De l'âme*, 1, éd. J. H. Waszink, CCL 2, Turnhout, 1954, p. 782 ; PSEUDO-CYPRIN, *Les idoles ne sont pas des dieux*, 6, éd. G. Hartel, CSEL 3/1, Vienne, 1866, p. 23 ; SALVIEN DE MARSEILLE, *Du gouvernement de Dieu*, VII, 23, 101, éd. G. Lagarrigue, SC 220, Paris, 1975, p. 502-503.

³⁸ PHILON D'ALEXANDRIE, *La vie contemplative*, 59-63, trad. P. Miquel, OPA 29, Paris, 1963, p. 120-123 ; au § 63, Philon s'en prend aussi à l'utilisation de mythes.

³⁹ PSEUDO-CLÉMENT DE ROME, *Homélie* 5, 18, 1-2, trad. en coll., *Écrits apocryphes chrétiens*, t. II, coll. « La Pléiade » 516, Paris, 2005, p. 1341.

d'entremetteur⁴⁰, Salvien de Marseille estime sa condamnation à mort justifiée au regard de la mise en commun des épouses qu'il a prônée et qu'il aurait pratiquée⁴¹.

Certains ont tenté de souligner en lui la vertu et la tempérance⁴². Didyme l'Aveugle, qui loue son détachement vis-à-vis des plaisirs terrestres⁴³ et en fait presque un nouvel Ecclésiaste, interprète son amour des garçons en un sens hautement spirituel : « Socrate dit de l'amour qu'il fait aimer les réalités célestes, Dieu et l'essence intelligible. »⁴⁴

Socrate le Scolastique ne se fait pas une moindre idée de la pédérastie socratique. Dans un passage où il s'en prend à Julien ainsi qu'à Porphyre — dont l'*Histoire de la philosophie* n'a laissé de traces, comme pour Celse, que chez ses détracteurs⁴⁵ —, il fait allusion à des détails empruntés à l'*Apologie de Socrate* d'Anaximène, qu'il refuse tout bonnement de croire⁴⁶ :

Julien et Porphyre, appelé le « vieillard de Tyr », sont tous deux de méchants railleurs : leurs propres textes les dénoncent. Porphyre a ainsi mis en pièces la vie de Socrate, le plus sublime des philosophes, dans l'*Histoire de la philosophie* qu'il a écrite. Il laisse à son sujet des allégations telles que n'ont osé prononcer ni Méléto, ni Anytos, les accusateurs de Socrate.

⁴⁰ TERTULLIEN, *Apologétique*, 39, éd. J.-P. Waltzing & A. Severyns, CUF, Paris, 1961², p. 82-83.

⁴¹ SALVIEN DE MARSEILLE, *Du gouvernement de Dieu*, VII, 23, 101-106, éd. G. Lagarrigue, SC 220, Paris, 1975, p. 502-507.

⁴² CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, II, 20, 120, éd. C. Mondésert, SC 38, Paris, 1954, p. 125 ; SOCRATE LE SCOLASTIQUE, *Histoire ecclésiastique*, III, 23, 13, éd. P. Périchon et P. Maraval, SC 493, Paris, 2005, p. 338-339. Mais cela n'empêche — cela prouve même — pour JEAN CASSIEN, *Conférences*, XIII, 5, 3, trad. E. Pichery, SC 54 bis, Paris, 2009 (1958¹), p. 292-295, que « le mauvais désir et la volupté du vice ne sont point bannis de leur cœur ».

⁴³ DIDYME L'AVEUGLE, *Commentaire de l'Ecclésiaste*, 37, 11-13, éd. G. Binder et L. Liesenborghs, *Didymos der Blinde. Kommentar zum Ecclesiastes (Tura-papyrus)*, I, PTA 25, Bonn, 1979, p. 174-175 : ὁ παρ' Ἑλλησιν σοφὸς ἢ οἷον ἔστιν χαμαιζήλος, οὐκ ἔστιν χαίρων ἡδοναῖς, οὐ πλούτῳ, οἷον Σωκράτης ἢ [γέγον]εν. λέγω οἷον Σ[ω]κράτης. Voir G. BINDER, « Heidnische Autoritäten im Ecclesiastes-Kommentar des Didymos von Alexandrien », *Revue Belge de Philologie et d'Histoire* 57, 1979, p. 51-56.

⁴⁴ DIDYME L'AVEUGLE, *Commentaire de l'Ecclésiaste*, 86, 11, traduction personnelle d'après l'éd. M. Gronewald, *Didymos der Blinde. Kommentar zum Ecclesiastes (Tura-papyrus)*, II, PTA 22, Bonn, 1977, p. 104-107 : περι ἔρωτος λέγει ὁ Σωκράτης, ἐρᾷ τις τῶν οὐρανίων πραγμάτων, τοῦ θεοῦ καὶ τῆς νοητῆς οὐσίας.

⁴⁵ Porphyre (234 † 305 ?) a aussi écrit un traité *Περὶ τοῦ γνῶθι σεαυτὸν*, transmis seulement par fragments lui aussi, dont les auteurs chrétiens se sont largement servi.

⁴⁶ SOCRATE LE SCOLASTIQUE, *Histoire ecclésiastique*, III, 23, 12-13, trad. personnelle (cf. éd. P. Périchon et P. Maraval, SC 493, Paris, 2005, p. 336-337) : Ὅτι μὲν οὖν καὶ Ἰουλιανὸς καὶ Πορφύριος, ὃν *Τύριον* καλεῖ γέροντα, ἄμφω φιλοσκοῦνται ἦσαν, ὑπὸ τῶν οἰκείων λόγων ἐλέγχονται. Πορφύριος μὲν γὰρ τοῦ κορυφαιοτάτου τῶν φιλοσόφων Σωκράτους τὸν βίον διέσυρεν ἐν τῇ γεγραμμένῃ αὐτῷ *Φιλοσόφῳ Ἱστορίᾳ*. Καὶ τοιαῦτα περὶ αὐτοῦ γράψας κατέλειπεν, οἷα ἂν μήτε Μέλιτος, μήτε Ἄνυτος, οἱ γραψάμενοι Σωκράτην, εἰπεῖν ἐπεχείρησαν.

Quels sont donc ces détails que l'historien pudibond n'ose reproduire ? Cyrille d'Alexandrie a moins de scrupules⁴⁷ :

Voici ce qu'a écrit encore Porphyre à son sujet : « *Concernant les choses de la vie en général il n'était guère difficile : il avait besoin de peu d'apprêt pour le quotidien. Mais en ce qui concerne le sexe, c'était un obsédé, qui pourtant n'allait pas jusqu'à l'acte répréhensible : il se contentait de faire cela ou avec ses épouses ou avec les filles publiques. Il avait deux femmes en même temps, Xanthippe, citoyenne libre et assez quelconque, et Myrto, petite-fille d'Aristide et fille de Lysimaque. Il prit Xanthippe comme concubine et eut d'elle Lamproclès ; il prit Myrto comme épouse et il eut d'elle Sophronisque et Ménexène.* » Après cela, que pourrait dire l'admirateur de Socrate ?

Plus loin, Cyrille a beau jeu d'alourdir le trait⁴⁸ :

« *Socrate, fils de Sophronisque, nourri de philosophie, s'ébattait avec ses femmes, je veux dire Myrto et Xanthippe ; il allait aussi avec les prostituées et il était incontrôlable en ce qui concerne les appétits sexuels les plus sales.* » Eh bien ! parlons-en à notre tour, de Socrate ! Ô, le colosse de vertu ! Ô, le parangon de sagesse ! Il n'a pas maîtrisé son plaisir...

Entre Socrate le Scolastique et Cyrille d'Alexandrie, deux contemporains qui plus est, on ne pourrait trouver plus grande divergence de vue ! Théodoret, quant à lui, mentionne le même passage cité par Porphyre⁴⁹, tout en apportant par ailleurs une nuance de taille⁵⁰ :

Porphyre dit encore que Socrate, fils de Sophronisque, était enclin à l'intempérance quand il était jeune, mais qu'à force d'efforts et

⁴⁷ CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Contre Julien*, VI, 186 (traduction personnelle d'après PG 76, 784-785) = PORPHYRE, fragment 10 : Γέγραφε γὰρ ὠδὶ πάλιν περὶ αὐτοῦ Πορφύριος· Ἐν δὲ τοῖς περὶ τὸν βίον τὰ μὲν ἄλλα εὐκόλον, καὶ μικρὰς δεόμενον παρασκευῆς εἰς τὰ καθ' ἡμέραν γεγενησθαι πρὸς δὲ τὴν τῶν ἀφροδισίων χρῆσιν, σφοδρότερον μὲν εἶναι, ἀδικίαν δὲ μὴ προσεῖναι ἢ γὰρ ταῖς γαμεταῖς ἢ ταῖς κοιναῖς χρῆσθαι μόνας. Δύο δὲ σχεῖν γυναῖκας ἅμα, Ξανθίππην μὲν πολίτιν καὶ κοινοτέραν πως, Μυρτῶ δὲ Ἀριστείδου θυγατρίδην τοῦ Ἀνσιμάχου. Καὶ τὴν μὲν Ξανθίππην περιπλακεῖσαν λαβεῖν, ἐξ ἧς ἑαυτῷ Λαμπροκλῆς ἐγένετο· τὴν δὲ Μυρτῶ γαμῶ, ἐξ ἧς Σωφρονίσκος καὶ Μενέξενος. Εἶτα τί πρὸς τοῦτο φαίη ἂν ὁ τὸν Σωκράτην τεθαυμακῶς ; Un peu plus haut, sur le témoignage du même Porphyre, Cyrille blâmait aussi Socrate pour ses colères, opposées à la douceur de Moïse.

⁴⁸ CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Contre Julien*, VII, 226 (traduction personnelle d'après PG 76, 845) : Ὁ Σωφρονίσκου Σωκράτης, ὁ φιλοσοφία σύντροφος, ... συνεφύρετο γυναίξει, Μυρτοῖ τε, φημί, καὶ Ξανθίππῃ· συνεπλέκετο δὲ καὶ ταῖς ἑταιριζομέναις, καὶ ἀκάθεκτος ἦν εἰς ὀρέξεις αἰσχρὰς καὶ μισαρωτάτας. Φέρε δὴ οὖν καὶ ἡμεῖς ἐπὶ Σωκράτους λέγομεν ὃ μέγεθος ἀρετῆς ! ὃ σοφίας πλοῦτος ! οὐ περιγέγονεν ἡδονῆς.

⁴⁹ THÉODORET DE CYR, *Thérapeutique des maladies helléniques*, XII, 61, éd. P. Canivet, SC 57.2, Paris, 1958, p. 437 : Καὶ γὰρ τὸν Σωκράτην τὸν Σωφρονίσκου φησὶν ὁ Πορφύριος εἰς ἀκολασίαν, ἠνίκά νεός ἦν, ἀποκλίναντα, σπουδῆ καὶ διδαχῇ τούτους μὲν ἀφανίσαι τοὺς τύπους, τοὺς δὲ τῆς φιλοσοφίας ἐκμάξασθαι.

⁵⁰ THÉODORET DE CYR, *Thérapeutique des maladies helléniques*, IV, 2 (= PORPHYRE, fragment 12), éd. P. Canivet, SC 57.1, Paris, 1958, p. 203.

d'instruction, il a fait disparaître ce trait de caractère et a imprimé en lui ceux de la philosophie.

Toutefois, Théodoret n'est pas tellement plus tendre avec Socrate que ne l'est Cyrille. Le passage où Théodoret cite le fragment de Porphyre emprunté à Anaximène a été intitulé « Socrate n'est pas un saint » par son éditeur moderne, Pierre Canivet⁵¹ : c'est donc qu'il était utile de le préciser ?

La position de Grégoire de Nazianze, quant à elle, est significative : dans le poème *Περὶ ἀρετῆς*, il loue sa pauvreté, avant de stigmatiser son indécence⁵² :

La maîtrise de soi est une preuve d'inspiration divine.
Il était beau le puits de Cléanthe et belle,
la vie pauvre de Socrate. Mais à côté de cela, combien de turpitudes !

Dans le *Discours contre Julien*⁵³, il raille ainsi la φιλοκαλία socratique :

Ce sont là des choses bien plus vénérables que l'avidité du sage législateur, Solon, avidité que Crésus démasqua grâce à l'or lydien ; que l'amour de la beauté professé par Socrate — je n'ose prononcer le mot de pédérastie bien qu'il en soit question sous un voile de spéculations décentes.

Or voici la façon dont le Pseudo-Nonnos, son scholiaste, commente le passage au VI^e siècle⁵⁴ :

La rumeur disait à Athènes que Socrate était pédéraste parce qu'il parlait aux hommes bien faits de leur personne. Et il se trouve que Platon, dans le *Théétète* comme dans toute son œuvre, fait dire à Socrate : « *Théétète est beau* » et

⁵¹ SC 57.2, Paris, 1958, p. 436.

⁵² GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Poèmes*, I, 2, 10, v. 285-287 (traduction personnelle d'après PG 37, 700) : Ἦ δ' ἐγκράτεια μαρτυρεῖ τὸ ἔνθεον. / Καλὸν Κλεάνθους τὸ φρέαρ, καὶ Σωκράτους / Τὸ ζῆν πενιχρῶς· τᾶλλα δ' ὡς ἀσχήμονα !

⁵³ GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours 4*, éd. J. Bernardi, SC 309, 1983, p. 185-187 : Ταῦτα μὲν ἦδη καὶ πολλῶ τιμιώτερα τῆς Σόλωνος ἀπληστίας τοῦ σοφοῦ τε καὶ νομοθέτου, ἦν Κροῖσος ἤλεγξε τῷ Λυδῶι χρυσοῦ· καὶ τῆς Σωκράτους φιλοκαλίας· αἰδοῦμαι γὰρ εἰπεῖν παιδεραστίας, κἄν σεμνοποιῆται ταῖς ἐπινοίαις. Cf. PLATON, *Banquet* 213 c. Voir aussi *Poèmes*, I, 2, 10, v. 288-292 (PG 37, 700-701).

⁵⁴ PSEUDO-NONNOS, *In S. Gregorii Nazianzeni invectivam I adversus Iulianum historiae*, 22 (traduction personnelle d'après PG 36, 997) : Ἦν οὖν δόξα παρ' Ἀθηναίοις ὅτι παιδεραστής ἦν ὁ Σωκράτης διὰ τὸ ἐπιλέγεσθαι τοὺς εὐμόρφους. Εὐρίσκειται δὲ ὁ Πλάτων καὶ ἐν τῷ Θεαιτήτῳ καὶ πανταχοῦ οὕτω λέγων ἐκ Σωκράτους, ὅτι *Καλὸς ὁ Θεαίτητος καὶ Καλὸς ὁ Χαρμίδης*. Ἄντικρυς οὖν ἐν τοῖς λόγοις ἐμφασιν παρέχει ὁ Πλάτων, ὅτι Σωκράτης ὑποπεύθη εἶναι τοιοῦτος διὰ τὰς τοιαύτας, ὡς εἰπεῖν, ἀντερωτήσεις, ὅτι Καλὸς μὲν εἶ, ἀλλ' οὐ τὴν ὄψιν ἀλλὰ τὴν ψυχὴν. Ὑπενοήθη δὲ ὅτι καὶ τῷ Ἀλκιβιάδῃ συγγίνεται κατὰ τὸν αἰσχρὸν ἔρωτα· οἱ δὲ περὶ Σωκράτους λέγοντες, φασὶν ὅτι συνεγένετο πᾶσιν, οὐ κατὰ τὸν ἐμπαθῆ ἔρωτα, ἀλλὰ κατὰ τὸν ἔνθεον.

« *Charmide est beau* ». Platon fournit donc ouvertement dans ses textes la démonstration que Socrate était soupçonné d'être tel, à cause, pour ainsi dire, de ses questions, comme « Tu es beau, non par ton aspect, mais par ton âme ». Il fut soupçonné aussi d'avoir eu avec Alcibiade des relations dont l'amour était honteux, mais les auteurs qui parlent de Socrate disent qu'il avait des relations d'amour avec tous, non pas selon l'amour excité par la passion, mais par celui qui est divinement inspiré.

La spiritualisation de l'*eros* atteint ici un degré extrême. Nous ne sommes pas loin de la formule de Gesner en 1753 : *Socrates sanctus paederasta* — « Socrate, saint pédéraste »⁵⁵ ! Décidément, si l'on voulait se demander, au risque d'un certain anachronisme, si l'origine de l'homophobie contemporaine n'est pas dans l'attitude des Pères, ce n'est pas avec l'exemple de Socrate que l'on trouverait une réponse. Même si l'éraсте d'Alcibiade a parfois donné aux juifs ou aux chrétiens des premiers siècles l'occasion de dénoncer la pédérastie, il apparaît non seulement que les premiers à le faire étaient en réalité des païens, mais que les chrétiens l'ont aussi louée en un sens éminemment, sans doute excessivement spirituel. Cette assumption de l'*eros* pédérastique manquait, de fait, son objet : elle était comprise comme celle de tout *eros* charnel, dont, Platon aidant, la pédérastie était envisagée comme une simple variante.

Pratiquant en l'occurrence, plutôt qu'un double langage, un discours à deux niveaux, les mêmes Pères ont été tantôt accusateurs, tantôt avocats de Socrate, dans tous les cas ils ont eux aussi prolongé son procès — comme toute époque semble devoir le faire nécessairement : c'est un procès sans fin, dans lequel se jouent à chaque fois des choix de société et des systèmes de valeurs. Toucher aux dieux et au sexe, y a-t-il meilleur moyen de piquer l'être humain ?

Socrate est un homme

Malgré les débats suscités ou plutôt subis par le personnage de Socrate, il y a peut-être un effet d'optique à ne lire que ces textes polémiques ou à ne considérer que les emplois littéraires. Car si l'on envisage la société en général, qu'elle soit païenne ou chrétienne, la figure socratique semble être devenue classique, presque patrimoniale, assez positive ou assez neutre pour passer les frontières religieuses.

En guise d'illustration, une enquête, même rapide, dans le *Thesaurus Linguae Graecae* permet de recenser 74 formes commençant par

⁵⁵ I. M. GESNER, « Socrates sanctus paederasta », dans *Commentarii Societatis Regia Scientiarum Gottingensis* 2, 1753, p. 1-31 ; trad. fr. A. Bonneau, *Socrate sanctus παιδεραστής*. *Socrate et l'amour grec*, Paris, 1877.

σωκρατ-, un peu plus de vingt lemmes⁵⁶ et presque 13500 occurrences⁵⁷. Le corpus patristique au sens strict (jusqu'à Jean Damascène, mort en 750) comporte près de 400 occurrences, soit moins de 3% : les principaux auteurs sont Justin (11 occurrences), Clément d'Alexandrie (28), Hippolyte (10), Origène (48), Eusèbe de Césarée (105, dont 100 dans la seule *Préparation évangélique*, remplie de citations de Platon), Jean Chrysostome (13), Synésios de Cyrène (27) et Théodoret de Cyr (71). Nous retrouvons beaucoup d'emplois polémiques, mais, comme dit le proverbe, c'est l'arbre qui cache la forêt. La période byzantine atteste en réalité une permanence des emplois classiques ou scolaires de Socrate. En dehors des principales sources primaires — Platon (1501 occurrences), Xénophon (444) et le corpus aristotélicien (163) —, le corpus philosophique, période byzantine incluse, se taille la part du lion : avec plus de 6000 occurrences en dehors de Platon — 1454 pour le seul Proclus, mais près de 2000 pour les commentateurs byzantins —, il représente environ 60 % des occurrences. Celles-ci sont en grande partie du type « Socrate est un homme » : la formule aristotélicienne avait essayé dans les écrits de logique et de tout type. On trouve même chez Simplicius des emplois d'un mot, Σωκρατότης, utilisé comme synonyme d'ἀνθρωπότης⁵⁸, « humanité » ! On trouve à deux reprises, il est vrai, aux chapitres 34 et 35 de la *Confutatio falsi libri quem scripsit Mohamedes Arbas* d'un certain Nicétas, au IX^e siècle, l'amorce d'un évolution significative : Σωκράτης ἢ Πέτρος — Pierre commence à remplacer Socrate, en attendant Paul ou Jacques !

⁵⁶ On trouve parmi ceux-ci : τὰ Σωκράτεια, fête en l'honneur de Socrate (4 occurrences), τὸ Σωκρατεῖον, monument élevé à Socrate (4 occ.), Σωκράτειος, adj., « de Socrate » (7 occ.), Σωκρατικός, « socratique » (404 occ.), Σωκρατέω et Σωκρατίζω, « imiter Socrate » (34 et 3 occ.), Σωκρατίδης, ὁ, Socratide, nom d'un magistrat athénien (6 occ.), οἱ Σωκρατίδες, socratides, disciples de Socrate (1 occ.), ἡ Σωκρατέα, nom de femme (Socratéa) : 2 occ., Σωκρατόγομος, adj., « chevillé (= composé) par Socrate » (1 occ. chez DIOGÈNE LAËRCE, *Vie des philosophes* 2, 18 à propos de pièces d'Euripide, Εὐριπίδης Σωκρατογόμου, que Socrate, d'après Téléclide, aurait aidé le dramaturge à composer), ὁ Φιλοσωκράτης, personnage sans doute fictif (1 occ. chez ATHÉNÉE, *Deipnosophistes* 5, 55, 31). Quant au substantif Σωκράτησις, il s'agit peut-être d'une confusion dans un texte du 14^e s., puisque terme y désigne la qualité d'un *castrum*. Enfin, ὁ Σωκρατιστής, « imitateur de Socrate » — terme absent du TLG — est en fait une conjecture dans l'argument des *Nuées* d'Aristophane. — Le TLG a été interrogé en octobre 2013.

⁵⁷ Sans compter les 4758 occurrences de « ΣΩ » abrégant le nom de Socrate dans les dialogues. Le nom même de Socrate apparaît 13409 fois, dont 1937 fois au vocatif et 6014 fois au nominatif.

⁵⁸ De même on trouve chez PLOTIN, *Ennéades* V, 7, 1, le mot masculin αὐτοσωκράτης désignant l'identité constante d'une personne ou d'une âme ; ailleurs, dans un registre scolaire, ὑπερσωκράτης est donné comme exemple de néologisme commençant par ὑπερ- indiquant quelque chose de supérieur.

L'interrogation de la *Library of Latin Texts*⁵⁹, sur la forme « *socrat-* », correspondant à deux lemmes, le nom « *socrates* » et l'adjectif « *socraticus* », permet des conclusions plus nettes encore, même avec un total de 3034 occurrences seulement. En termes chronologiques, il y a 380 occurrences dans la littérature classique (jusqu'au II^e s. ap. J.-C), 162 dans la littérature patristique⁶⁰ (jusqu'à 735) et — le chiffre est imposant en proportion — 1746 dans la période médiévale (de 736 à 1500). Comme pour le grec, ces dernières occurrences, pour une très large partie, consistent en simples exemples scolaires du type « Socrate est un homme ». On compte d'ailleurs 493 occurrences de ce genre ou d'ordre strictement philosophique dans la littérature antérieure jusqu'à Cassiodore († v. 580).

L'appartenance religieuse de certains auteurs n'implique pas que leurs œuvres soient religieuses ni que la mention de Socrate soit différenciée. Ainsi les 9 occurrences chez Cassiodore, aussi bien dans les *Institutions* que dans le *Commentaire des Psaumes*, n'évoquent Socrate que comme exemple scolaire représentant tout homme. Ou encore, les 4 occurrences, extrêmement élogieuses sur Socrate, que l'on repère chez Firmicus Maternus, converti, se lisent dans son fameux ouvrage d'astronomie, la *Mathesis*, rédigée dans les années 330, avant sa conversion. Ou enfin, sur les 370 occurrences chez Boèce († 525), il n'y en a que 3 dans la *Consolation de Philosophie*, ouvrage profane malgré les lectures chrétiennes ultérieures, le reste se trouvant dans des ouvrages philosophiques ou rhétoriques. Il en va de même des 3 occurrences chez le philosophe Claudien Mamert († après 470), et la dizaine d'occurrences dans le dialogue anonyme du VI^e siècle *Contre les philosophes*⁶¹ est mise en fait dans la bouche de Platon, de Porphyre ou de Jamblique aux prises avec Augustin. Du côté grec, la même restriction s'applique nécessairement : par exemple, les 579 occurrences chez Jean Philopon sont toutes dans ses œuvres philosophiques.

Si l'on se tourne à présent vers l'onomastique, à l'évidence on ne trouvera pas de chrétien que l'on ait baptisé du nom de Σωκρατίδιον, l'hypocoristique comique (« mon petit Socrate ») mis dans la bouche de Strepsiade par Aristophane dans les *Nuées*. Cependant, la popularité

⁵⁹ Aujourd'hui publiée en ligne par Brepols sur <http://www.brepols.net/>, elle est l'œuvre du Centre 'Traditio Litterarum Occidentium', dirigé par P. Tombeur. Elle a été interrogée en octobre 2013.

⁶⁰ Parmi les 162 occurrences patristiques, presque toutes situées entre la fin du II^e siècle et le début du V^e, on ne sera guère surpris d'en trouver un nombre plus important chez des apologistes ou des écrivains dont l'œuvre transmise est plus vaste : 29 chez Tertullien, 31 chez Lactance, 30 chez Augustin ou 27 chez Jérôme.

⁶¹ *Contre les philosophes*, éd. D. Aschoff, CSEL 58A, Turnhout, 1975.

du nom de Socrate chez les chrétiens n'est pas difficile à vérifier. Des centaines d'homonymes ont été recensés dans diverses régions depuis l'époque classique jusqu'au VI^e siècle⁶². Or l'existence d'homonymes chrétiens comme Socrate le « Scolastique », ou l'évêque de Laodicée mentionné par Eusèbe de Césarée⁶³, ou l'un des évêques signataires de la lettre d'Ossios de Cordoue rédigée au concile de Sardique en 343⁶⁴, ou encore le copiste du *Martyre de Polycarpe*, XXII, 2⁶⁵, montre qu'à travers les siècles, des chrétiens pouvaient porter le nom sans honte, parfois même avec fierté. Le *Synaxaire de l'Église de Constantinople* fait ainsi mémoire d'un soldat et d'un prêtre nommés Socrate, de même que d'une femme nommée Socratia⁶⁶. On remarque encore parmi les correspondants de Nil d'Ancyre deux Socrate, dont un comte (II,200) et un prêtre (I, 322), ainsi qu'un Socratios (II, 34). Dans les sources latines est recensé un « Socratium » chez Grégoire de Tours⁶⁷.

Plus profondément, l'influence positive de Socrate sur les chrétiens pendant des siècles — ce que plus tard on appellera le « socratisme chrétien »⁶⁸ — laisse chez les Pères déjà une empreinte très nette, en particulier pour ce qui touche à la connaissance de soi — ou de Dieu en soi. Après l'étude magistrale de Pierre Courcelle⁶⁹, il serait difficile d'ajouter quelque chose de vraiment neuf à ce sujet, mais quelques exemples, même marginaux, permettent de constater que des chrétiens se réclamaient nommément de Socrate.

⁶² P. M. FRASER – E. MATTHEWS (dir.), *A Lexicon of Greek Personal Names*, 5 volumes parus en 7 tomes, Oxford, 1987-2014.

⁶³ EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique*, VII, 32, 5, éd. G. Bardy, SC 41, Paris, 1955, p. 222-223.

⁶⁴ ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Apologie contre les ariens ou Deuxième apologie*, 48, 2, éd. H. G. Opitz, *Athanasius Werke*, vol. 2.1, Berlin, 1940, p. 125, ligne 30. J. R. MARTINDALE, *The Prosopography of the Later Roman Empire, vol. II : A.D. 395-527*, Cambridge, 1980, « Socrates 3 », p. 1019 mentionne aussi sous ce nom (ou sous le nom d'Hippocrate, le texte n'est pas sûr) un conseiller de Dioscore d'Alexandrie.

⁶⁵ *Martyre de Polycarpe*, XXII, 2, éd. P. T. Camelot, SC 10 bis, 1998, p. 236-237.

⁶⁶ Cf. F. HALKIN, *Bibliotheca hagiographica Graeca*, I, coll. « Subsidia hagiographica » 8a, Bruxelles, 1957³, n° 1199, p. 96 (soldat, l'un des 15 martyrs de Tibériopolis, sous Julien) et n° 1780, p. 289 (prêtre et martyr d'Ancyre, sous Sévère Alexandre).

⁶⁷ GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoires*, X, 10, 8 (cf. « Socratium » chez CATULLE, *Carmen* 47, v. 1).

⁶⁸ Voir par ex. R. RICARD, « Le 'socratisme chrétien' en Espagne et au Portugal », *Bulletin hispanique* 49, 1947, p. 5-37 et 170-204 ; 50, 1948, p. 5-26 ; 51, 1949, p. 407-422 ; A. COMBES, « Un témoin du socratisme chrétien au XV^e siècle : Robert Ciboule, 1403-1458 », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age* 8, 1933, p. 93-259.

⁶⁹ P. COURCELLE, *Connais-toi toi-même de Socrate à Saint Bernard*, Études augustinnes, Paris, t. I, 1974, t. II-III, 1975.

Ainsi, il est difficile de savoir si les « socratites », des gnostiques mentionnés par Épiphane de Salamine⁷⁰ tirent bien leur nom du philosophe ou bien d'un hérésiarque :

On appelle gnostiques ceux qui ont succédé à ces hérésies, mais qui plus que tous les autres en ont augmenté furieusement la laideur ; en Égypte on les appelle Stratiôtiques et Phibiônites, en Haute-Égypte, Socratites, et ailleurs encore Zachéens.

Quant aux « socratiens » de l'auteur du dialogue *Sur la foi véritable en Dieu*, un écrit du IV^e siècle dont le personnage principal, un certain Adamantius, refuse le nom de chrétien à son interlocuteur, un marcionite nommé Megethios, en compagnie d'un certain Eutrope, on se demande si c'est un nom forgé en référence au philosophe, par provocation — auquel cas le rejet de Socrate par Adamantius a une forte valeur symbolique — ou si c'est le nom d'une secte gnostique, comme chez Épiphane⁷¹ :

MÉG. Toi, tu me donnes ce nom-là [de marcionite], mais moi on me dit chrétien, et de fait, c'est ainsi que certains sont dits socratiens. — AD. Moi, je refuse le nom de Socrate, je ne sais pas qui c'est ! — EUTR. Si vous vous donnez des noms l'un à l'autre, forcément l'un et l'autre les refusent. — AD. Je ne sais pas non plus qui est Socrate : est-ce que lui aussi refuse Marcion ?

En tout état de cause, si le nom de Socrate a pu être invoqué par des gnostiques, il y a des raisons de penser que c'est en raison du γνῶθι σαυτόν⁷². À ce titre, parmi les textes syriaques, il vaut la peine de citer le curieux dialogue *Sur l'âme* attribué à Socrate et publié par P. de Lagarde⁷³. S'agit-il d'une traduction d'un texte grec faite par Serge de Ras'aïn († 536)⁷⁴ ? Ou bien serait-ce l'œuvre de Bardesane

⁷⁰ ÉPIPHANE DE SALAMINE, *Panarion* 26, éd. K. Holl, GCS 31, Berlin, 1922 — lui-même cité par JEAN DAMASCÈNE, *De haeresibus*, 26, PG 94, 693A — : Γνωστικοί, οἱ τὰς αἱρέσεις διαδεξάμενοι, πλέον δὲ τούτων πάντων τὴν αἰσχρότητα ἐμμανῶς ἐργαζόμενοι, ἐν Αἰγύπτῳ δὲ Στρατιωτικοὶ καλούμενοι καὶ Φιβιονῖται, ἐν δὲ τοῖς ἀνωτερικοῖς μέρεσι Σωκρατῖται, παρ' ἑτέροις δὲ Ζακχαῖοι (trad. personnelle).

⁷¹ ADAMANTIUS, *Sur la foi véritable en Dieu*, éd. W.H. van de Sande Bakhuyzen, *Der Dialog des Adamantius Περὶ τῆς εἰς θεὸν ὀρθῆς πίστεως*, GCS 4, Leipzig, 1901, p. 17, trad. personnelle : ΜΕΓ. Σὺ μοι ἐπιφέρεις τὸ ὄνομα· ἐγὼ Χριστιανὸς λέγομαι, καὶ γὰρ ὡς λέγονται Σωκρατιανοὶ τινες. — ΑΔ. Ἐγὼ τὸ Σωκράτους ὄνομα ἀρνοῦμαι, οὐκ εἰδὼς τίς ἐστίν. — ΕΥΤΡ. Εἰ ἀλλήλοις ἐπιφέρετε τὰ ὀνόματα, ἀνάγκη ἀμφοτέρους ἀρνήσασθαι. — ΑΔ. Οὔτε οἶδα τίς ἐστὶ Σωκράτης, ἀρνεῖται καὶ οὗτος Μαρκίωνα :

⁷² P. COURCELLE, ouv. cité n. 69, t. 1, p. 69-82.

⁷³ P. DE LAGARDE, *Analecta Syriaca*, Leipzig, 1858, p. 158-167.

⁷⁴ D'après V. RYSSSEL, « Der pseudosokratische Dialog über die Seele : Aus dem Syrischen übersetzt », *Rheinisches Museum für Philologie* N.F. 48, 1893, p. 175-195.

(154 † 222) ou d'un de ses disciples⁷⁵ ? Ce Socrate, en tout cas, tout en se gardant de parler de « Dieu » — autrement appelé « la Source » —, défend des conceptions proches de celles de Bardesane et de gnostiques sur de nombreux points.

L'enquête mériterait certainement maints compléments ou approfondissements. Il serait impossible, toutefois, de recenser et d'analyser toutes les références au « sage », par exemple, chez les auteurs chrétiens, qui prennent l'Athénien pour modèle. Le procès qu'on lui fait serait-il de pure forme ? Des condamnations sont bien prononcées, mais n'en déplaît à Libanios, on a de la peine à croire qu'on impose le silence au condamné, tant on répète ses paroles, tant son nom reste sur les lèvres, dans les esprits et dans la société en général.

Conclusion

En définitive, lorsqu'on examine la postérité de Socrate, il paraît important de prendre en compte le contexte historique et le genre littéraire des textes invoqués : à cet égard, Celse et les autres défenseurs de la culture grecque semblent bien avoir marqué un tournant et contribué à orienter le discours apologétique chrétien en un sens polémique en partie défavorable au philosophe. Or un sujet sensible comme celui de la pédérastie a pu occasionner des réactions ou des interprétations très diverses parmi les Pères, témoignant de la pérennité d'un socratisme spirituel. Et si l'on sort des écrits polémiques, cette pérennité est encore plus manifeste au regard de l'immense fortune de Socrate, que ce soit dans les corpus philosophiques ou scolaires, dans l'onomastique ou divers courants chrétiens ou en marge du christianisme.

Le taon⁷⁶, en somme, vise aussi bien les chrétiens que les « Grecs » ou les Athéniens de l'agora. Les Pères ont cherché à l'écraser tant que le paganisme, pour ainsi dire, leur « donnait des boutons » ou revendiquait ses piqûres comme anti-chrétiennes, mais il semble que dès le v^e siècle, le danger païen se faisant moins pressant, on pouvait plus facilement oublier la douleur : Socrate pouvait appartenir au sous-panthéon chrétien sans craindre de nouveaux soubresauts païens. Mais sa bivalence — et donc sa condamnation, même en arrière-plan — n'a jamais disparu.

Deux illustrations iconographiques permettent de confirmer l'ambiguïté de la figure socratique. Tout d'abord une mosaïque, datant précisément de l'époque de Julien, représente Socrate entouré de six sages⁷⁷

⁷⁵ D'après W. R. NEWBOLD, « The Syriac Dialogue *Socrates*. A Study in Syrian Philosophy », *Proceedings of the American Philosophical Society* 57, 1918, p. 99-111.

⁷⁶ Cf. PLATON, *Apologie de Socrate*, 30e. Voir, encore aujourd'hui, O. POSTEL-VINAY, *Le taon dans la cité. Actualité de Socrate*, Paris, 1994.

⁷⁷ Voir aussi K. LAPATIN, « Picturing Socrates », dans S. AHBEL-RAPPE et R. KAMTEKAR (éd.), *A Companion to Socrates*, Oxford, 2005, p. 110-155, spéc. p. 121.

que G. M. A. Hanfmann⁷⁸ interprète comme six disciples ; ce Hanfmann est allé jusqu'à la comparer à une peinture représentant le Christ au milieu de six de ses disciples : une peinture qui, selon lui, a pris pour modèle la représentation socratique. Autre exemple, plus tardif, cette fois-ci, le Socrate couronné, siégeant avec d'autres auteurs grecs (y compris Porphyre) comme prophète des nations sur la fresque de l'arbre de Jessé, par exemple à Voronets en Roumanie⁷⁹ et à la Laure Trapeza du Mont Athos⁸⁰. Dans un cas, c'est Jésus qui prend l'image de Socrate, dans l'autre, c'est Socrate qui est convié dans le portrait de famille chrétienne. Dans les deux cas, c'est Socrate qui inspire.

S'il est permis d'oser encore un parallèle — trop — souvent repris, celui entre Socrate et Jésus⁸¹, il y a peut-être quelque chose de comparable dans la postérité des deux figures, même si les Pères de l'Église se sont moqués de l'échec relatif de Socrate. Le philosophe ne mériterait-il pas une sorte d'« anamnèse » ? Elle est grande, l'aporie de Socrate : il a été condamné, il est mort, il n'est pas ressuscité, mais il revient quand même, dans la gloire ou l'infamie. Il est revendiqué et rejeté en même temps par les « Grecs » et les chrétiens, parfois par les mêmes auteurs. Le poisson-torpille⁸² socratique est décidément bien difficile à saisir ou à contenir dans un seul lieu ou une seule école de pensée. Parallèlement au Poisson sauveur des chrétiens, il a continué à nager à travers les siècles et à travers toutes les eaux. Si Socrate n'a su éviter ni procès ni sentence de mort, son questionnement, lui, ne cesse d'accoucher les esprits, personnifiant ou suscitant ce que le Christ n'a pas prétendu inventer ni expliciter : l'idée, la conscience de l'humanité.

Guillaume BADY

Université de Lyon (CNRS, HiSoMA : UMR 5189)

Institut des Sources Chrétiennes

22 rue Sala, 69002 Lyon

⁷⁸ G. M. A. HANFMANN, « Socrates and Christ », *Harvard Studies in Classical Philology* 60, 1951, p. 205-233.

⁷⁹ Voir M. A. MUSICESCU, *Voronet*, Bucarest, 1969.

⁸⁰ Voir G. MILLET, *Monuments de l'Athos*, t. I, *Les peintures*, Paris, 1927, pl. 151. Voir aussi, selon une tradition iconographique un peu différente, la gravure de Hans Holbein le Jeune (1497-1543) au frontispice de l'édition de Strabon parue à Bâle en 1523 chez Valentin Curion : au centre, Salomon, entouré d'Aristote et de Platon à gauche, de Socrate et de Pythagoras à droite, domine les grandes figures des littératures grecque et latine ainsi qu'Homère et les neuf Muses. Voir G. AUJAC, « La culture classique à Bâle au temps d'Érasme d'après trois frontispices », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité* 10, 2009, p. 161-180.

⁸¹ Voir G. BADY, art. cité n. 8.

⁸² PLATON, *Ménon*, 79e-80d.